

CAROLINE GIRAUD

SI LA PAROLE ÉTAIT D'OR

Pour Marion

ISBN : 979-10-227-4328-0

« *J'aurais aimé savoir parler. Je ne sais qu'écrire.* »

Aujourd'hui, je suis rentrée en avion. C'est l'hiver, mais il faisait beau, au sud. On a décollé du côté des montagnes. Heureusement. Sinon, le voyage aurait été vraiment, vraiment très long. Comme d'habitude.

Je devais lire un livre pour les cours. Je devais le finir, mais on a décollé du côté des montagnes. Alors j'ai regardé. Il y avait une autre fille, de mon âge, ou un peu plus jeune, qui regardait aussi par le hublot, au siège devant moi. L'avion a tourné, il s'est penché de mon côté : j'ai vu la ville, immense, tous les champs autour, et c'était beau. L'avion a fait demi-tour pour laisser les montagnes derrière lui. Il n'y avait pas un seul nuage.

J'ai voulu reprendre ma lecture. Il le fallait, c'étaient mes devoirs. Je pouvais finir ce livre pendant le voyage. J'ai lu un peu. Quelques pages. J'ai de nouveau regardé par le hublot. Un coup d'œil, quelques pages, puis un deuxième. Ce n'était que la ville. Que la ville. Je me suis souvenue d'Alain. Il écrit dans les *Propos sur le bonheur* quelque chose au sujet des voyages en train : il dit que les gens sont bêtes. On a toujours quelque chose

à faire dans le train. Ou bien on dort. Alors que des paysages sublimes défilent sous nos yeux. Alain avait raison. Il n'avait pas dû prendre beaucoup l'avion. C'est encore plus beau. J'ai posé mon livre. J'ai pensé : profite, pendant qu'il n'y a pas de nuages. A Paris, le temps est gris. Tu ne verras plus rien.

Il y a des reliefs que je n'avais jamais remarqués avant. Pourtant, c'était encore chez moi. Ma région. On ne voit rien depuis la Terre. J'étais dans le ciel. La terre brune ressemblait à des dunes de sable. Les ombres étaient belles. Il y a eu un nuage, et je me suis rappelé que c'était ce que je préférais dans les voyages en avion : l'ombre des nuages sur la Terre. L'ombre tellement droite, tellement précise. A chaque fois, j'ai l'impression qu'au sol, il suffirait d'un pas sur le côté pour passer de l'ombre à la lumière. Mais ce n'est pas vrai. En bas, ce n'est pas comme ça, aussi net.

Les nuages se sont faits plus nombreux. J'espérais un peu pouvoir me remettre à mon livre. Et en même temps, je ne voulais pas perdre de vue la Terre. Je ne l'ai pas perdue. Il y avait quelques collines, puis encore des nuages... Et derrière, l'ombre des nuages qui donnait aux collines une teinte gris bleuté. On aurait dit la mer. L'écume. Et le sable. J'ai vu la mer en plein milieu de la France. J'ai vu le coucher de soleil au-dessus des nuages. Des nuages si bien dessinés que je n'aurais pas été surprise de voir des anges assis dessus. Ou des hommes. C'étaient les nuages des musées et des chapelles.

Comme j'aimerais revoir la lune ! La lune au-dessus des nuages, comme au-dessus de l'eau. Pendant un moment, je ne trouvais plus l'horizon. C'était magique. Et quand l'avion a commencé à redescendre, j'ai eu peur : peur de perdre ce ciel rose, cette mer de nuages. Pourtant, c'était comme si le chemin

s'ouvrirait sur notre passage. Les nuages nous contournaient. Je les voyais s'élever, et nous descendions toujours vers la couche inférieure, sans jamais tomber dans le brouillard. Au début. Puis tout est devenu gris, et sombre. En dessous, ce serait le noir, la nuit. Nous tombions du Paradis aux enfers.

Non, nous tombions sur Terre.

Quand il nous arrive quelque chose de grave, on est d'abord terrassé par la peur. Tout devient hostile autour de nous. Le quotidien nous renvoie à ce qui a été détruit, à ce quotidien lui-même qu'on a perdu. La peur est celle de ne jamais s'en sortir. On croit que tout va recommencer, que la catastrophe ne va jamais cesser de nous revenir et qu'on va la vivre éternellement. Comme un cauchemar qui reviendrait toutes les nuits, comme la peur de se coucher le soir lorsqu'on est prisonnier de ce cauchemar. La peur est longue, répétitive... silencieuse. Elle nous isole et nous enlève peu à peu tout ce qui nous était le plus cher.

Au bout d'un moment, on finit par s'en lasser. Pendant des mois, on reste cloîtré dans nos pires cauchemars. On a peur du moment où ils vont surgir de nouveau parce qu'on sait qu'ils nous guettent et n'attendent que le moment de nous sauter dessus. Quand l'habitude arrive à vaincre la peur, on tombe dans la mélancolie. On prend conscience, tout à coup, de ce qu'on a perdu. Qu'il était vain de craindre, qu'on aurait peut-être pu s'en sortir avant, mais que quelque chose nous a empêchés de le faire. C'est là que viennent les larmes et le désespoir. On avait peur de voir le cauchemar recommencer, on est las désormais de ne le voir jamais finir.

Puis un jour vient la joie. Un petit événement, trois fois rien, qui bouleverse la répétition mélancolique de nos journées froides. La joie nous transporte, elle nous soulève, elle chasse d'un seul coup tout ce qu'il y avait de mauvais autour de nous. Les lumières se rallument. L'ombre s'efface ; elle est derrière nous. Et nous l'oublions. Mais la joie est éphémère. Elle ne dure que le temps de l'événement, et le maigre sillon qu'il laisse derrière lui. La joie s'estompe au cours du temps. Le maigre filet de bonheur qui nous reste est trop facilement brisé par le premier coup du sort.

Jusqu'à ce que survienne l'espoir. Reprendre espoir, c'est ressusciter. C'est accepter le fait qu'être heureux n'est pas facile, mais que c'est entre nos mains. C'est accepter qu'il n'y a pas de destin mais simplement un ennemi terrible qui *peut* être vaincu. Quand nous sommes redescendus sur Terre, c'est vrai, c'était noir. Mais les lumières commençaient à s'allumer. La ville était grande, éblouissante. C'était *ma* nuit. Je n'ai plus besoin de m'envoler au-delà des nuages, de construire mon monde là où il n'y a personne. Je n'ai plus besoin de m'évader, de fuir la réalité, d'imaginer des ailleurs plus grands et plus beaux. J'ai vécu dans le noir... mais je vois ces lumières. Maintenant je les vois. Et j'aime le monde que je vois.

J'ai fini mon livre à l'atterrissage.

Trois ans plus tôt

Dimanche 16 octobre

Ça va vous paraître... bizarre. Oui, ça paraît toujours bizarre, quand quelqu'un qu'on ne connaît pas se met à nous écrire. Je pense que je trouverais ça bizarre, moi aussi. Sans même dire bonjour.

Pardon. Bonjour. Nous nous sommes rencontrées hier. Il y avait beaucoup de monde.

Mais vous... vous êtes la vie. Vous projetez cette lumière éblouissante. L'air souffle, il est chaud... et on frissonne... on sent ce frisson, on sent qu'il est là. Pourquoi est-on là ? On existe... Vous avez chanté, c'était beau. Beau. Voilà, c'était beau. Je ne trouve pas d'autre mot. C'était là, ça existait. Comme nous. Comme moi.

Je vous avais dit que ça allait vous paraître bizarre. En fait, je voulais juste vous dire bravo : je vous ai entendue chanter, en fin de soirée. Mais c'était trop banal. J'ai trouvé ça trop banal. Je n'ai pas pu me contenter d'un simple bravo.

Nous nous reverrons. A bientôt. J'espère.

Emilie

Première partie

PEUR

Mercredi 4 janvier

Aline.

Je sais que je dois le faire... je l'ai promis. Dans ma tête. Je ne t'ai pas dit : « promis, je t'écris. » Mais j'étais avec des amies et... Non, je mens. Je n'étais pas avec des amies... Je n'en ai juste pas eu le courage. Pas encore. Il faut seulement... seulement que je trouve les mots. Les mots... c'est curieux, aussi, non ? Non, promis, je ne recommence pas avec l'existence. Je parle simplement des mots. A ton avis, qui a eu l'idée de parler le premier ? Ce n'était pas Dieu. Je suis sûre que ce n'était pas lui. Je veux savoir qui a eu l'idée de parler le premier. Et pourquoi les autres l'ont suivi. Pourquoi ils se sont tous mis à parler...

Je tourne autour du pot, mais tu comprendras. Je voulais demander à quelqu'un de m'aider à le dire, mais j'ai peur. Je traîne, je marmonne, je mens.

Et ça recommence.

Tout le temps.

Ça fait trois fois que j'écris, que j'efface, que je réécris... et que je n'envoie pas. Mais ce n'est pas facile à dire. Hier soir, après t'avoir vue, j'ai fait un malaise en rentrant chez moi.

Au fait... bonne année ! Je n'ai pas pu te le dire le premier janvier. J'étais à l'hôpital.

Je suis à l'hôpital.

J'ai une maladie.

Mercredi 4 janvier

Je l'ai dit. Je l'ai dit, j'ai cliqué sur « envoyer » à toute vitesse pour être sûre de ne pas changer d'avis. Maintenant, le plus dur est fait. Je n'ai plus qu'à expliquer. On se connaît depuis quelques mois. Mais que sais-tu, au juste ?

Je m'appelle Emilie Chartier. J'ai eu dix-neuf ans le mois dernier. Je suis étudiante dans une prestigieuse école que j'aime et que je hais. Je fais du théâtre, je chante, je dessine quand je m'ennuie, et j'écris. Mes copines disent que je sais tout faire. Je fais tout à moitié. J'aime le théâtre classique, la grande musique, ou les chansons populaires. Je suis tombée sur toi par hasard. Je t'adore. J'aurais préféré ne jamais être obligée de te parler de ça... de la maladie.

J'ai cette maladie depuis... toujours. D'aussi loin que je m'en souviens. Je ne sais plus quand ça a commencé. Je demande à mes parents, puis j'oublie. J'oublie toujours. Je regarde dans mon carnet de santé, je ne comprends rien à ce qui y est écrit. Peut-être que je ne *veux* pas comprendre. De toute façon, je ne sais plus où je l'ai mis. Mais tu t'en fiches, pas vrai ? Ça fait longtemps. C'est le plus important.

Je fais des crises, trois ou quatre fois par an. Des crises énormes. Je ne peux rien faire pour les empêcher. Je dois aller à l'hôpital. Personne ne peut m'aider. A l'hôpital, ils ne font rien. En vérité... on ne sait pas ce que j'ai. J'ai juste besoin d'être surveillée. J'ai une maladie qu'on ne comprend pas. J'ai une maladie terrifiante.

Il y a un avantage... Oui, il y en a un. Un seul. Les crises graves, je les fais régulièrement. Plus ou moins. Je savais, mardi, que j'allais tomber malade dans la semaine. C'est pour ça que je suis venue te voir. Avant qu'il ne soit trop tard. C'est toujours comme ça en janvier. J'étais à l'hôpital il y a une semaine, j'avais fait une crise. Mais j'en fais toujours deux. La deuxième est terrible. Parce que je ne me suis pas remise de la première. La deuxième, c'est celle qui manque de me tuer, tous les ans.

Je ne vais pas à l'hôpital à chaque fois, seulement quand je suis à court d'arguments pour ne pas y aller, parce que j'ai horreur, horreur, HORREUR d'aller à l'hôpital. Horreur. C'est blanc, laid, étouffant et triste. Hideux. Pas de musique. Ils me dérangent tout le temps pendant que je lis, pour faire des tests, pour me donner un médicament. Je ne peux pas chanter ni jouer. Ni vivre. J'ai peur de l'hôpital.

Quand j'arrive, *Ils*... « *Ils* », ce sont les médecins. Mais je les appelle « *Ils*. » Médecins, c'est un mot trop laid. Trop pénible. Quand j'arrive, *Ils* pensent que j'ai de l'asthme, ou une allergie, ou un vaccin en retard. Et *Ils* m'énervent ! *Ils* ne nous écoutent jamais parler. Pourtant c'est moi, c'est toujours moi ! Emilie... parfaitement identique à l'Emilie d'il y a trois mois, celle qui est déjà venue aux urgences à une heure du matin parce qu'elle était désespérée, et qu'elle ne savait plus quoi faire. Celle qui a eu assez peur de ce qui lui arrivait pour affronter son pire cauchemar. Est-ce que c'est mon pire cauchemar, l'hôpital ? Ou la maladie ? Je ne sais jamais.

Alors *Ils* me donnent le même traitement que d'habitude, un traitement puissant et dangereux. Et ça ne sert à rien. Pas le moindre effet... Psychologiquement, peut-être. C'est vrai, quand je ne sais vraiment plus quoi faire, je le prends, leur médicament. Histoire d'avoir fait quelque chose. Pour ne pas me sentir... lâche. Ne pas avoir l'impression de n'avoir aucun espoir. Je le prends, ce médicament. Après deux ou trois jours. Après l'avoir laissé dans le placard, avec toutes les autres boîtes que je n'ai jamais ouvertes. Parce que je suis une tête de mule. Il n'y en a qu'un que j'accepte de prendre : celui qu'ils ne me donnent pas. En fait, ce n'est même pas vraiment un médicament, juste des herbes. On ne peut pas dire que ce soit très efficace non plus, mais ça me calme. Un peu. Je n'aurais jamais cru que ce truc fonctionnerait, c'était une idée de ma mère. C'est le seul que j'ose appeler *Mon* médicament. Il ne me fait pas aller mieux : il m'assomme. Mais alors, je suis comme anesthésiée, je ne souffre plus. Plus trop.

Et la fois suivante... ça recommence. J'ai mal, j'en ai marre, je n'ai pas envie d'y retourner... j'ai peur. J'y retourne. J'y suis retournée. Le matin, je suis toute seule. J'essaie d'oublier où je